

## Regards et incertitude comme moteurs de la narration dans les romans de Dominique Barbéris

On voit beaucoup dans les romans de Dominique Barbéris. On regarde aussi beaucoup. On observe. On regarde les autres regarder. Des regards qui cherchent, qui scrutent, qui surprennent, qui fuient, qui ramènent des souvenirs, qui témoignent et ainsi de suite dans un long défilé de regards et d'observations qui sillonnent les romans de Dominique Barbéris. Pensons, pour prendre au hasard un exemple du roman *Quelque chose à cacher*, au témoignage de la jeune serveuse dans le restaurant *Les Chaînes d'Or*, qui raconte par le menu détail au commissaire Massonneau ses observations de la table où elle avait servi la fille de la Boulaye ensemble avec l'ingénieur, son assassin présumé, juste avant la nuit du meurtre. Bribes de conversation volées au hasard, regard professionnel sur les convives et leur repas, intuitions psychologiques féminines, témoin oculaire involontaire, regards sur le regard que l'ingénieur porte, jaloux, sur la jeune femme, qui refuse son regard. Ou, pour prendre un deuxième exemple parmi tant d'autres, cette fois-ci du roman *La vie en marge*, les nombreuses situations, dans lesquelles des habitants de cette morne ville montagnarde enneigée captent par leur regard, et ne serait-ce que quelques secondes, les allées et venues souvent nocturnes, toujours mystérieuses de ce malfaiteur anonyme et menaçant venant de nulle part et qui rôde dans la ville. Le sens de leurs observations n'est pas livré immédiatement par le regard – il leur sera révélé seulement par la suite, par déduction, et dans la rétrospective, dans la somme de tous les regards croisés.

Tout le monde y va de sa petite observation, tout comme les romans eux-mêmes, qui vont de regard en regard, d'observations en observations, de témoignages en témoignages – le visuel se transformant de cette manière en moteur secret, mais efficace de la narration. Tous ces petits aperçus qui contribuent à une histoire simple en l'occurrence et complexe en réalité sont collectionnés, agencés et soupesés par des voix narratives absolument originales dans la mesure où elles combinent la restriction de leur propre champ perceptif (elles-mêmes n'étant que des observateurs partiels des événements narrés) avec une vision diégétique globale qui se nourrit - mine de rien - de toutes les perspectives intégrées. Même si le monde raconté se soustrait et se dérobe à une explication cohérente. De cette contradiction apparente – au moins dans les romans *Quelque chose à cacher* et *La vie en marge* – entre deux focalisations qui s'excluent, naît une polyperspectivité qui

renforce encore – certes, à un niveau abstrait - le caractère visuel des romans de Dominique Barbéris.

L'auteure elle-même, je pense, va se pencher plus amplement sur cette question du visuel dans la causerie qu'elle va nous donner tout à l'heure.

Mais les regards ne sont pas le seul moteur de la narration dans les textes de Dominique Barbéris. Ils sont accompagnés – pas toujours, mais souvent – par un outil d'énergie narrative non moins puissant et qui prend alternativement les formes du doute, du soupçon, de l'hésitation et de l'incertitude.

Le commissaire Massonneau qui déclare dans la plus belle tradition du détective à raisonnement froid et analytique : « Je suis comme Saint Thomas : je ne crois que ce que je vois » (*Quelque chose à cacher*, 155) est plutôt l'exception qui confirme la règle. Sinon tout le monde a des doutes par rapport aux choses vues et vécues. « Peut-être il m'avait vu » (40) ou encore : « Je ne sais pas si elle m'a vu » (49) se dit le narrateur de *Quelque chose à cacher*.

Il ne faut pas se fier aux apparences ; les apparences sont trompeuses, au moins dans les romans de Dominique Barbéris, et ainsi les doutes et les soupçons font avancer le récit, puisqu'il faut toujours aller plus loin, en savoir plus, essayer d'en avoir le cœur net, acquérir une certitude, qui n'arrivera quand même pas.

Cette incertitude est omniprésente et domine le récit à plusieurs niveaux.

Elle est là par rapport à l'histoire concrète racontée. Jusqu'à la fin on ne peut pas exclure avec certitude que le jeune peintre qui incarne la voix narrative dans *Quelque chose à cacher* ne serait quand même pas, malgré toutes les apparences, l'auteur du crime. Jusqu'à la fin on n'a pas la moindre idée ni sur la vie ni sur les motifs possibles de l'assassin dans *La vie en marge*. Ce doute, ce soupçon, cette inquiétude sont partagés souvent par les personnages racontés eux-mêmes. « Après, je ne sais pas », la phrase si souvent répétée de la narratrice dans *La vie en marge* et sur laquelle le roman se termine, devient une sorte de leitmotiv programmatique non seulement de ce roman, mais de l'œuvre narrative de Dominique Barbéris en général. En effet, on ne sait pas – on a des doutes sur tout. En fin de compte, il n'y a pas d'explication, il n'y a pas de solution, l'histoire à la fin reste comme suspendue avec beaucoup de points d'interrogation. Les textes sont tenaces, opaques et ne veulent pas se soumettre à une cohésion facile ; ils se soustraient à une consommation rapide.

Mais l'incertitude qui va de pair avec inquiétude ne pèse pas seulement sur l'histoire racontée ; elle est aussi un sentiment fondamental dont le monde fictif des romans de Dominique Barbéris est imprégné. Beaucoup de personnages partagent ce sentiment angoissant de vide ou bien l'intuition de vivre dans une réalité trompeuse. Sous la superficie de la vie observable, empiriquement et pour ainsi dire « petit-bourgeoisement » vécue se cache chez Dominique Barbéris en effet souvent une réalité secrète, la face cachée des choses, l'univers du non-dit et du non-vu, qui traduit - en jetant un regard derrière la glace sans tain – la nostalgie non-avouée d'une autre vie. Dans *Quelque chose à cacher* il y a effectivement beaucoup à cacher et beaucoup de choses qui se cachent ; tout le monde a ses petits secrets ; la vie elle-même devient un secret, et finalement rien n'est comme on le croyait être. Et *La vie en marge* à signification multiple n'est pas seulement le titre, mais tout un programme dans ce roman ! Les gens dans cette petite ville « au milieu de nulle part » savent pertinemment qu'ils mènent une vie en marge, et le patron du bar s'aventure même – consciemment ou inconsciemment – à citer la fameuse phrase d'Arthur Rimbaud en déclarant solennellement devant ses clients : « Notre vie, à nous autres, est ailleurs. »

Ce sentiment de manque, de vide, d'absence ou plutôt de présence de l'absence – nul passage ne le traduit peut-être mieux que la petite réflexion que le narrateur dans *Quelque chose à cacher* se fait en regardant une toile de (Caspar David) Friedrich, *La grande réserve* : « En voyant le tableau, j'avais été touché par un chagrin aigu, comme si, dans ce paysage vide et plat, quelque chose se rapportait à ma vie, au regret, au mystère, à ce qui nous est *retiré*. » (57). Une petite, mais magistrale *mise en abyme* métonymique et artistique !

Ce qui vaut pour le présent, vaut pour le futur de la vie. Même souci, même inquiétude. Et le commissaire d'expliquer à l'amateur de C.D. Friedrich : « Quand on regarde derrière soi, on voit tout ce qui ne va pas, tout ce qu'on aurait dû faire ; on a l'impression de comprendre. Mais quand on regarde devant soi, c'est plutôt noir, il faut l'avouer. » (88)

Troisième niveau enfin où soupçons et incertitude agissent et captent directement le lecteur en quête justement de certitudes : le niveau metadiégétique, le niveau qui concerne le livre en tant que livre et le lecteur en tant que lecteur....

On croit entrer à son aise dans un roman policier, on a tout de suite devant ses yeux les règles du genre : crime, enquête, complications, identification du coupable, solution de l'énigme etc., et on laisse « couler » la lecture jusqu'au

moment où on remarque que ce qu'on a cru voir est faux, erroné, qu'on a suivi la mauvaise piste et que nos habitudes de lecture nous ont encore joué un mauvais rôle.

Et l'incertitude nous gagne et nous pousse dans la lecture.

On croyait avoir affaire avec un polar haut niveau, un polar « littéraire », si j'ose dire ainsi.

Et on se rend compte du fait que ce n'est pas du tout cela. En fait, on rentre dans une étude de milieu, une étude psychologique, une réflexion sur le huis clos d'un petit contexte, petit bourgeois, petites gens, petite pensée des illusions perdues balzacienne et une réflexion sur le cours de la vie tout court.

Et voilà – nous étions dupes, nous autres lecteurs, d'un mirage littéraire comme le sont les personnages de Dominique Barbéris qui doutent de la véracité de ce qu'ils ont vu et entendu. Et ainsi le lecteur devient finalement complice des personnages fictifs de l'auteure ; il subit le même sort qu'eux, il se dit comme l'infirmière-narratrice dans *La vie en marge* : « Après je ne sais pas. »

Et ce doute fait toute la richesse du texte.

Regards portés, incertitude éprouvée – j'ai essayé de vous dire à quel point à mes yeux ces deux réflexes narratifs sont en quelque sorte les roues motrices des narrations de Dominique Barbéris, les mécanismes cachés qui les font avancer d'une manière sous-yacente.

Les deux attitudes portent en germe un moment inquiétant d'inauthenticité : Ce qu'on voit peut être faux, ce qu'on éprouve est constamment menacé d'illusions – deux sensations on ne saurait finalement plus baroques ! Très mine de rien on se trouve continuellement dans un terrain de sable mouvant. Est-ce qu'il y a des points d'attaches solides, des moments d'authenticité dans ce monde si incertain et fugitif que représentent les romans de Dominique Barbéris ?

A mon avis oui, et un seul, à savoir le monde enfui de la mémoire et du souvenir. Il y a, en effet, dans sa prose, toute une série de moments proustiens, de mémoire involontaire qui ramènent à la surface d'aujourd'hui les saveurs, les odeurs, les êtres et les sujets d'antan. Déclencheurs de la mémoire (et ce processus est amplement décrit dans les recherches sur l'intermédialité entre texte et images) sont souvent des photos ou bien des peintures, comme c'est le cas dans l'exemple cité plus haut. Dans leur mémoire, curieusement, les

personnages des romans de Dominique Barbéris sont toujours sûrs de ce qu'ils ont vu et entendu ou entendu dire ou entendu voir... Le doute et l'incertitude relèvent du présent et du futur, mais non pas du passé, ce qui semble banal à dire. Mais ce besoin de s'ancrer dans le passé est une manière de dire qu'on a peur du futur – et encore à ce niveau-là Dominique Barbéris nous raconte et nous montre des personnages fictifs forts de leur fragilité et de leur précarité.

C'est aussi pour cela que ses romans nous touchent beaucoup plus que nous n'y veuillons consentir peut-être de prime abord.

Parce que voyeurs incertains et insécurisés – nous le sommes peut-être toutes et tous d'une certaine manière.

Les narrateurs de Dominique Barbéris le sont de toute façon – à leur manière discrète et inoffensive.

Ils savent des choses, ils guettent des choses, ils voient des choses que – vu la restriction de leur champ visuel imposée par les lois de la narration – ils ne sauraient jamais voir.

J'aimerais m'arrêter un petit moment sur cette idée. L'exemple de *La vie en marge* : L'infirmière-narratrice raconte de sa petite perspective à elle les événements comme si elle avait été témoin oculaire de toutes ces scènes évoquées – ce qui n'est pas du tout le cas. Mais l'illusion de l'œil, qui observe, est là. Et ce que le texte fait, est bel et bien la chose suivante : Il détache le champ visuel de son origine *physiologique* (l'œil), pour le transférer dans un univers *sémiologique* (celui de l'image) – le roman devenant de la sorte toute une suite d'images.

Et cette constatation nous ramène au sujet de notre rencontre : « Le visuel au service de la narration dans les romans de Dominique Barbéris. »

En effet, ses romans sont dans le sens : « univers sémiologique » éminemment visuels.

Philippe Ortel formule dans ce contexte une observation que je trouve heureuse :

« [...] alors que dans une société dominée par la communication verbale le visuel n'est qu'une figure mise au service d'une finalité de *persuasion*, dans une société inventant la communication par l'image, les écrivains auront tendance à mettre au contraire les moyens rhétoriques du texte au service de la *vision*. »

Et de renvoyer à Flaubert qui à plusieurs reprises dans sa correspondance a affirmé : « la première qualité de l'Art et son but est l'illusion. » (Lettre à Louise Colet du 16 septembre 1853).

Ce que Dominique Barbéris met rhétoriquement au service de la vision dans ses textes, est entre autres le regard qui sert de médiateur entre « voyeur » et un monde sémiologiquement chargé, transformant la perception en images.

Regards qui cherchent, regards qui hésitent devant la véracité du vu, regards qui surprennent.

Des regards qui surprennent et avec ceci j'aimerais terminer en revenant sur l'idée du narrateur-voyeur chez Barbéris. Oui, ils aiment surprendre les autres dans leur intimité, non pas sexuelle, mais psychologique, pour la bonne et simple raison qu'ils aspirent à participer à une substance que leur propre vie ne leur donne pas ou ne leur donne plus. Se nourrir de la vie des autres, alors que la propre vie est déjà ailleurs – une des grandes caractéristiques des voix narratives de Dominique Barbéris me semble être exactement cela.

Les regards sur la vie des autres sont toujours secrets, posés nonchalemment, comme si de rien n'était.... Les narrateurs dans les romans de Dominique Barbéris invitent au voyeurisme et les personnages qu'ils racontent acceptent volontairement cette invitation (ils sont bien obligés !) – tout comme le lecteur qui finit, sans s'en rendre compte, par se convertir en cachette en parfait voyeur, lui aussi.

Et les regards secrets récoltent des secrets du regard – telle scène de ménage, telle jalousie, tel désir refoulé, telle mascarade .... bref, de quoi nourrir des existences inassouvies....

Parce que de nostalgie et de rêves avortés il s'agit aussi dans les regards secrets des romans de Dominique Barbéris.

Et si Rimbaud disait quand même vrai dans sa *Saison en enfer* et que la vie – la vraie ! – était toujours ailleurs ?

Mais après.... après je ne sais pas.

Chère Dominique, à vous maintenant la parole !